

COEUR DOUBLE

numéro 10

Marc Laberge **Contact avec l'oralité**



Cégep du Vieux Montréal

CANIF

Mai 1998

CANIF

Je me mis à faire les cent pas dans la cuisine m'arrêtant de temps en temps pour aller lire quelques-unes des feuilles qui jonchaient le parquet dans la chambre. Je n'essayais pas vraiment de réfléchir. Je sentais que les mots « cœur double » éveillaient en moi une émotion un peu trouble, alors il valait mieux attendre. Parfois les mots font leur chemin tout seuls : il faut les laisser faire, leur donner le temps. Quelques images tout à coup arrivèrent à la surface.

Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*

La transcription de l'entretien avec Marc Laberge, qui a eu lieu le 28 avril 1998 au cégep du Vieux Montréal, a été effectuée par Guylaine Massoutre, professeure. Les textes qui suivent ont été écrits par ses étudiants du cours «Langages des arts de la scène».

Photographie de couverture :
Jean-François Gratton



Photo: Josée Lambert

Raconter, un art dépouillé mais captivant

Écrire. Tel est l'un des principaux objectifs du profil création littéraire. Dans ce premier cours consacré aux langages des arts de la scène, nous nous sommes exercés à voir, à observer, à entendre, à sentir et à ressentir. Dans un mouvement de sympathie et de participation active, nous avons demandé aux artistes qui montent sur les planches, forts de leur corps, de leur voix, de leurs émotions et de leurs capacités d'expression, de nous communiquer leur passion et, pourquoi pas, de nous passer le flambeau.

Nous avons eu de belles surprises, pris le risque d'être déçus ou émus. Nous sommes allés les voir en spectacle, en nous souvenant toujours que nous en attendions un éveil personnel, un signe de piste. Nous avons ainsi fiché le spectacle dans notre vie, comme un fil électrique dans une prise murale. Et souvent, l'expérience a marché: le courant passe!

C'est ainsi que Marc Laberge, auteur et conteur, est venu nous enchanter au Collège du Vieux Montréal. Président du Festival interculturel du conte de Montréal, récipiendaire de plusieurs prix et distinctions, photographe et globe-trotter, il pratique le «récit de vie», un genre de conte contemporain en prise sur le monde. Il nous a emmenés sur un glacier terrible, en compagnie d'un petit chien vraiment laid mais très malin; puis, enfant avec son père, il a assisté de très près à un singulier vol de canards...

Pour en savoir davantage, les élèves, dans le sillage de son récit et de ses livres, l'ont interviewé. Ce fut un beau moment de partage, car le langage, la fiction et leur place dans notre vie étaient au cœur du sujet.

On pourra lire ensuite des points de vue sur la création, des réactions au spectacle de Marc Laberge et plusieurs textes de création, écrits par les élèves et inspirés par son travail sur l'oralité. Le récit de vie, le conte, le monde des images en train de se faire, telles étaient les traces qui apparaissaient dans les consciences fraîches...

Guylaine Massoutre

Marc Laberge
RENCONTRE



Photo: Jean-François Gratton

Êtes-vous déjà allé sur un glacier ?

Oui, je suis allé dans ces régions dont je vous ai parlé. C'est donc une histoire vraie que vous avez entendue et qui m'inspire beaucoup. Conter, c'est pour moi prolonger mes voyages, et même me prolonger moi-même.

Dans vos contes, vous inventez des épisodes irréels. Auriez-vous aimé vivre ce que vous avez raconté, plutôt que votre vraie vie? Vous mettez-vous dans la peau du personnage fictif ?

Chaque conteur a son répertoire et son style. Certains peuvent raconter des légendes, des contes merveilleux. Moi pas. Je m'en tiens à ce qui me colle à la peau. Quand j'ai commencé à conter, au début des années 90, j'ai dû déterminer quel genre d'histoires me convenait. Ce qui m'est venu spontanément, ce sont les histoires proches de la vie, qu'elles me soient arrivées à moi ou que d'autres me les aient racontées. J'aime faire croire que tout ce que je dis est vrai. Quand le conte est fini, si le réel oscille entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas sans qu'on ait besoin de le démystifier, j'ai obtenu ce que je cherchais. La vie nous fournit beaucoup de situations où on ne sait pas où se situe exactement la frontière du réel.

Qu'est-ce qu'un récit de vie?

C'est une histoire qui serait un pan de vie de tous les jours. Sa source est dans la vie, que ce soit arrivé à moi ou qu'on me l'ait rapporté pour tel. Elle peut être un récit d'enfance, comme par exemple mon histoire des canards avec mon père, que vous retrouvez dans mon livre. Vous pouvez, chacun, raconter vos propres histoires. Il faut interroger votre mémoire, sans qu'il y ait nécessairement un début et une fin construits. Un souvenir est généralement vécu, mais il peut aussi être inventé !

Y a-t-il des morales dans vos histoires ?

C'est le dernier de mes soucis ! J'aime donner à penser, dire ce que j'ai ressenti. Parler est plus efficace qu'une morale, qui vous dirait quoi penser. En partageant ses expériences, on permet à chacun d'y repenser selon ses besoins et dans son temps. Je raconte sensiblement de la même façon à des enfants qu'à des adultes : chacun y glane à son rythme. Les contes sont souvent moralisateurs, mais pas les miens.

Votre personnage est un gars de bois. Aimez-vous mieux raconter autour d'un feu de bois que dans une salle ?

Il ne m'est pas souvent arrivé de raconter même devant un poêle à bois ! Et les feux de camp, en hiver, c'est dur à allumer ! La vocation des conteurs a changé. Autrefois, les contes se faisaient autour du poêle pour se réchauffer. Nos conditions de vie modernes sont différentes. Alors, je conte dans des salles de spectacle, dans des écoles, pour tous publics. De même, je ne raconte pas pour endormir les enfants, bien au contraire !

Le plus important, par rapport à la tradition, est de retrouver cette intensité intérieure du partage autour d'un feu de camp. Être entièrement dans les mots et dans ce qui se passe ne dépend pas vraiment du lieu. De plus, conter est un moment particulier. Cela occupe beaucoup de place, c'est très exigeant comme écoute et comme partage.

Pensez-vous que tout ce qui est dit s'en va dans une mémoire collective ?

Oui, si on accepte le concept de mémoire collective. Ensemble, on se souvient de tout, mais chacun retient des éléments différents. Alors ce lieu collectif existe comme une abstraction, un ensemble.

De plus, je crois qu'une bonne partie de ce qu'on entend se grave dans la mémoire individuelle et peut opérer ainsi une action. Je l'ai constaté sur moi et, chez beaucoup de gens, je remarque que c'est la même chose. C'est pour cela que je raconte. J'ai entendu des histoires de bois dans mon enfance. J'ai vécu moi-même à la campagne, bûché avec mes oncles, et cela ressort dans mes histoires maintenant. Les récits de ce temps-là

étaient installés dans ma mémoire et je les ai retrouvés. C'est une forme de mémoire collective, latente, qui ressort à certains moments de l'Histoire chez des gens qui en sont porteurs et auprès de ceux chez qui elle fait écho. On peut alors parler d'un imaginaire collectif.

Qui est pour vous ce John Muir dont vous parlez dans l'histoire du glacier ?

C'est un bonhomme que j'ai rencontré au milieu de la Californie, dans les montagnes, alors que j'étais à moitié mort de fatigue et de chaleur, accoté à un arbre. Ma sœur m'a demandé: «Sens-tu la présence de John Muir ?» Pas du tout, ai-je répondu. Mais, peu de temps après, j'ai entendu Lee Stetson, un Américain, raconter l'histoire du chien Stickeen, écrite par Muir, et je l'ai faite mienne.

Puis, j'ai lu Muir, et plus je l'ai connu, plus il est devenu inspirant, vivant pour moi. Si bien qu'il est une force même dans mes expéditions, où je sublime parfois mes efforts en pensant à lui. Il a vécu dans un détachement matériel qui, pour moi, est très significatif: il a inventé sa vie plus qu'il ne l'a gagnée.

J'aime aussi me souvenir de petites gens, comme d'un quêteux dont je parle dans un de mes contes. Je prolonge la mémoire de mes oncles, par exemple.

Vous adressez-vous à ces gens, lorsque vous contez ?

Non. Je parle à chacun d'entre vous, ici présents, en me mettant au service de cet imaginaire qui, à travers mon récit, créera en vous vos propres images, vos personnages, vos couleurs. En ce qui concerne l'oralité du conte, des images défilent dans ma tête comme au cinéma, et mon langage les décrit. Mes personnages apparaissent en moi, mais je ne leur parle pas.

Quel est le rôle de la musique dans vos contes ?

En entrant, je change l'atmosphère avec ma senza, qui est un instrument africain sommaire. En fait, je ne joue pas de la musique, mais je produis

des sons propices à l'écoute. La scie musicale, que j'utilise, convient aux contes tragiques, à certains moments intenses, et le son déchirant de cette scie prolonge l'émotion, l'imagination, l'état de trouble créé par le récit. Les sons me permettent aussi de me taire au bon moment, de me concentrer ou de ramener le public dans le conte.

Les conteurs s'influencent-ils quand ils se rencontrent dans les festivals ?

Parfois, nous pouvons échanger des histoires. Mais c'est une question complexe, car nous avons un code d'éthique qui veut que nous respections nos répertoires respectifs. Même entre amis, nous nous autorisons de raconter nos histoires en privé, pas en spectacle. Monter un répertoire prend longtemps. Alors, quand on donne quelque chose, on s'entend pour que les façons de raconter soient très différentes. Certains prétendent pourtant que les histoires appartiennent à tout le monde ! Ce n'est pas un avis général. En France, on prépare une sorte de charte du droit d'auteur des conteurs ; c'est nécessaire, surtout pour les histoires inventées.

Ceci dit, il n'y a pas d'école pour apprendre à conter. C'est donc en regardant et en écoutant différentes manières de faire qu'on devient soi-même conteur.

Vous dites aux jeunes : « Arrêtez de vous faire porter par la vie, partez après vous-mêmes, peu importe où cela vous mène. » Que voulez-vous dire ?

C'est ma philosophie de la vie. Bien des gens ont le sentiment de n'avoir pas fait ce qu'ils désiraient, parce qu'ils se sont laissé prendre par les contingences. Il faut de l'audace et de la confiance pour échapper à cela. Même si c'est raté, il faut essayer, même si c'est parfois cruel ou difficile. Mes plus grandes satisfactions, dans ma vie, sont venues de ce que j'ai mené à terme les projets qui étaient les miens.

La liberté prend sa source dans le rêve. C'est cela, partir après soi. Montrez-moi quelqu'un qui n'est pas habité par ses rêves, et je vous montrerai quelqu'un de malheureux !

Parole en relais



Photo: Jean-François Gratton

CONTACTS AVEC LA SCÈNE

La peau se déchire, ma chair se désintègre. Je suis le spectateur qui féconde l'histoire. Des ventouses comme des bourgeons éclatent au bout de mes veines. Je deviens le monde. Je me métamorphose en narratrice muette, un filtre de déraison. Mon corps se dilate et frémit sous les mots. Dans mes os de corail, court une histoire sensuelle, sans origine, une légende hirondelle qui me transperce.

La vie m'y offre une dimension d'elle-même dans laquelle le corps, par sa liberté et à travers ses fibres animales et végétales, transcende l'esprit et les mots. L'univers intense et impulsif de la scène m'a toujours fascinée.

Éliane Landriault



Les arts éveillent en moi une foule de sentiments qui me donnent l'impression d'exister et d'être vivante. Ma sensibilité, parfois si aiguë, est un torrent qui me mène aux confins de l'allégresse et dans les tréfonds de la détresse. Les arts me permettent de canaliser ces soubresauts émotionnels pour en faire une force.

À travers la musique, je plonge dans un univers noir, où la tristesse et la désolation règnent en maîtres. J'aime les films qui me projettent dans un monde fantaisiste, délabré, au cœur de l'imagination la plus saugrenue. Je me délecte des grands espaces, des paysages européens si féeriques, des histoires authentiques et poignantes et des voyages à travers l'histoire. En littérature, j'explore tout avec avidité.

J'aime l'atmosphère des spectacles, leur fébrilité, leur grand déploiement et toutes ces émotions qui déboulent en moi lorsque je me retrouve parmi la foule.

Marie-Hélène Lemieux



La création est le berceau de la raison, le fruit de l'inconscient.
Elle est l'essentiel de l'être humain.

Mélissa Guay



Trois mots flottent dans l'espace-temps du mal. Comme l'enfant et le mur, ils se frappent puis s'étendent sur la pulpe papetière des espoirs passés. Seuls, les mots ne sont rien. Ensemble, ils forment un rien collectif communément appelé «tout». Les mots, c'est la musique, et la musique, c'est les maux. L'art est une chose si vague qu'il nous transporte sur la grande mer de l'éternité.

Jocelyn Thouin



Je ne sais pas pourquoi, je me suis représenté en vagabond anachorète. C'est une image qui me hante depuis mon enfance. Il me semble qu'en art comme dans la vie, nous devons revenir à l'essentiel, c'est-à-dire à la vie elle-même, pleinement vécue.

Martin Guillemette

RETOUR SUR LES CONTES DE MARC LABERGE

Marc Laberge est doué d'un talent qui m'a littéralement chavirée. Impossible de détourner les yeux, j'étais littéralement absorbée. C'est moi qui, entre les immenses glaciers, bravais les tempêtes de neige et combattais les vents destructeurs. Je me croyais l'héroïne principale de ce récit...

Annie Dubuc



Même si j'avais déjà entendu l'histoire du glacier à la radio, c'était envoûtant de la réentendre et de ressentir le même suspense. Le conteur a un contact direct avec le public, plus qu'au théâtre, parce qu'il est lui-même, qu'il raconte ses histoires sans voile.

Une fois sur les tréteaux, le conteur n'a pas le choix, il se laisse aller et raconte son histoire, peu importe comment elle sort. Il est lancé dans le vide comme l'acrobate. Tous les deux projettent du vrai, du direct. Impossible de se cacher derrière quoi que ce soit.

Jean-Sébastien Leroux



Il n'y avait pas grand chose, pas d'effets spéciaux, pas 10 000 watts d'éclairage, ni de son, que vous, votre égoïne, votre piano africain et vous. Vous qui brillez d'une lumière profonde et rassurante. Votre magnétisme est celui de la fidélité charmante. On vous sent immortel.

Kathleen-Élisabeth Fortin



L'île précipitée

Assise dans le petit local aux rideaux noirs, je me laisse infiltrer par la découpe de la lumière sur le masque d'or, au-devant, qui déballe son âme.

Je ferme les yeux.

Je ferme les yeux et je suis dans l'île précipitée. Je suis dans l'œil du glacier, sur une île gelée, entourée de précipices qui veulent précipiter ma mort.

Je suis perdue. Le trépas rôde autour de moi, m'ensorcelle, tente de m'enlacer. Je le refuse, et il me violace dans sa tempête, m'appelle en criant un son déchiré, traduit par des gifles toujours plus violentes.

Je cherche une issue, je cherche à me hisser de l'œil dans lequel je fixe, vulnérable, la tempête qui me renvoie sans cesse cette neige, comme pour me rappeler le pétrin dans lequel je nous ai plongés lorsque je ne cherchais que le plaisir de mes yeux.

Tout naïf, le petit chien m'avait suivi. Je n'avais aucune raison de le mépriser à présent ; au contraire, il assumait mes moindres décisions. Ce n'est pas lui qui m'a précipitée sur cette île, si petit et innocent.

Ça siffle dans mes oreilles. Je regarde aux alentours. Je suis sourde, aveugle, engourdie. Si je n'avais pas ce chien,
je n'aurais pas ce courage, qui m'envahit malgré moi,
je n'aurais pas ce courage qui me pousse à enjamber cette foutue crevasse.

Devant la gravité de la situation, je le regarde qui laisse pendre sa langue. Malgré notre incompatibilité, je vois bien que l'œil du danger, l'île précipitée, nous a mêlés, telles deux géantes bourrasques s'unissent pour contrer la poussière, l'immobilité, le silence de la peur.

Caroline Louisseize



Images inspirées par le conte des canards et du lac gelé

J'étais subjuguée par l'incroyable beauté du soleil qui miroitait sur la glace ailée qui nous portait, mon père et moi. Nous étions assis sur un tapis semblable à une pluie d'étoiles et de plumes. Le rose du ciel embrasé semblait nous avaler. Mon cœur était gonflé comme une montgolfière qui s'élève pour toucher le plafond du ciel. Je sentais les battements d'ailes des canards qui vibraient sous mon échine. Ah! Le plaisir d'être enfin libre et de se perdre dans l'immensité! Bientôt la surface de la terre se découpa comme un casse-tête, et les maisons ne furent plus qu'un regroupement de fourmis sur des taches vertes et grises. La voûte céleste se teinta d'un bleu profond, et l'horizon se parsema de petites lueurs scintillantes. La terre à mes pieds n'était plus qu'une ombre ronde et dénudée.

«*Où allons-nous ?*» demandai-je craintivement à mon père, qui était demeuré silencieux jusque là, trop émerveillé par ce miracle digne des rêves les plus insensés. «*Laissons-nous porter par notre imagination*», répondit-il d'une voix lunatique. Je fermai les yeux et me baignai dans la mousse bleue qu'ébrouaient les astres. Bientôt, à l'horizon, se dessinait une petite planète avec un bonhomme minuscule qui parlait à une fleur. Je demandai au Petit Prince s'il voulait m'offrir son dessin de mouton, pour que je l'accroche au plafond de ma chambre. Il accepta, en m'exhortant à ne jamais compter les moutons, parce que celui-ci est unique.

Je glissai ensuite dans les toboggans des trous noirs, jusqu'au monde à l'envers où tout a tellement plus de sens. J'ai mangé des *banana split* intergalactiques jusqu'à ce que j'aie le mal de mer. La poussière des étoiles me fit éternuer mille et une fois, si bien que mon père décida de les balayer avec des plumes de canards. Ceux-ci s'éparpillèrent soudainement aux quatre coins de l'univers, et ma tête, devenue ballon, continua de dériver sur toutes les routes de la Voie lactée.

Marie-Hélène Lemieux

UN RÉCIT DE VIE

Une autre époque

Mon grand-père est arrivé au Canada dans les années 20. Prêt à tout dans le Nouveau Monde, il s'est débrouillé en travaillant à gauche et à droite à Montréal. Un jour pourtant, il a trouvé un emploi qui allait complètement changer sa vie : il est devenu directeur de tournée pour Madame La Bolduc. Je ne crois pas qu'à l'époque il ait cru que ce serait son métier pour les quarante années suivantes, en plus d'être metteur en scène, auteur, comédien, chanteur, directeur artistique et propriétaire de théâtres.

Mon grand-père est mort à 98 ans, après une vie bien remplie. Ma grand-mère, de vingt-cinq ans plus jeune que lui, l'a suivi partout pendant presque toute sa carrière et elle est toujours vivante. Elle prend un malin plaisir à me raconter des anecdotes de l'époque des tournées, moment préféré de l'année autant pour elle que pour les artistes. La troupe de Jean Grimaldi allait partout. De l'Abitibi à la Nouvelle-Angleterre, elle jouait dans les sous-sols d'églises et elle y allait même s'il n'y avait pas de route !

C'est dans un cas semblable que se déroule mon histoire préférée. La troupe était partie assez creux dans le Nord du Québec, et, après avoir roulé un bon moment sur un chemin de terre, ils ont frappé un lac. Aucun problème, il y avait des barques. Tout le monde s'est mis à la tâche ; ils ont embarqué (c'est le cas de le dire !) tout l'équipement et ont entamé la traversée.

Voyez-vous, le transport, c'était pas ça le problème ! Les vrais ennuis venaient du fait qu'Olivier Guimond fils faisait partie de la tournée. Le « cher Olivier » était toujours aussi fou et saoul sur la scène qu'ailleurs. Il ne pouvait s'empêcher de faire le clown et il avait beaucoup de talent pour ce genre de choses. Alors, qu'est-ce qu'il a fait, au milieu du lac ? Il se lève debout dans la chaloupe et commence à faire un show improvisé.

Les autres barques se sont rapprochées un peu pour ne rien manquer de l'événement. Tout le monde se tordait de rire, le rameur du bateau aussi. Il n'a pas vu la roche sur laquelle il était en train de foncer. Cogne la roche, et la barque commence à couler. Entre deux rires, ils ont juste eu le temps de décharger l'équipement et les gens, avant de voir leur embarcation s'enfoncer complètement. Heureusement qu'ils étaient presque arrivés, parce qu'ils n'ont pas réussi à calmer Olivier, qui n'en finissait plus de lâcher blague sur blague.

Le soir venu, le petit sous-sol d'une église de campagne était encore plein à craquer. On allait offrir à quelques pauvres gens un spectacle de variétés francophone qui allait leur faire oublier les 364 autres jours moins gais de l'année.

Ma grand-mère a pleuré de rire en me racontant cette histoire. Un sourire nostalgique n'a pas pu partir après.

Marie-Paule Grimaldi

UN CONTE

La jeune fille et son rêve

C'est l'histoire d'une jeune fille toute fragile, mais très forte moralement, qui rêvait de faire du cirque. Elle se voyait déjà marcher sur un gros ballon rouge, en faisant valser des quilles avec ses mains pour faire rire les gens de tous les pays. Elle travaillait fort pour atteindre son but et elle s'entraînait tous les jours à marcher, tourner et danser sur sa grosse boule rouge.

Mais voilà qu'un jour, BANG, elle se blesse au genou. Ça faisait mal ! On avait beau lui dire que c'était les risques du métier, elle ne voulait rien entendre. Elle avait décidé de partir, l'été suivant, faire le tour de la planète, mais, à cause de sa blessure, rien n'était sûr. Elle partirait quand même ! Elle travaillerait fort, se reposerait un peu, et dès que ça irait mieux, ...

Tous ses amis lui disaient d'oublier son projet et de laisser son genou guérir. Elle ne savait plus quoi penser. Alors, elle monta tant bien que mal sur le toit de son immeuble pour réfléchir un peu. Elle s'assit sur le bord de la corniche, les pieds pendants. Quand tout à coup, les gens se sont arrêtés pour la regarder. La jeune fille pleurait, pis pleurait sur son sort. Encore plus de gens se sont attroupés en bas, et même trois camions de pompiers, trois voitures de police et deux ambulances sont arrivés, bloquant la rue entière. La jeune fille se demandait ce qu'ils faisaient tous là. Étaient-ils venus pour elle ? Elle n'en savait trop rien.

Au même moment, très haut dans le ciel, un énorme oiseau sortit des nuages et embarqua la jeune fille sur son dos. C'était un bel albatros tout blanc. Surpris, les gens d'en bas avaient les yeux gros comme des billes. Comme par magie, la jeune fille s'est mise à tourner, à danser, à sauter et à faire des pirouettes sur le dos de l'albatros. Tout le monde en bas avait peur pour elle, mais il est venu un temps où on oublia sa peur et on se mit à rire avec la jeune fille qui, elle, était heureuse à n'en plus finir.

Depuis ce temps-là, la jeune fille fait le tour du monde sur le dos de l'oiseau géant. Toutes ses blessures se sont guéries en un temps record, grâce au pouvoir de son ami volant.

Jean-Sébastien Leroux

CŒUR DOUBLE, numéro 10, mai 1998
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF, le
Centre d'animation de français du cégep du Vieux
Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal: mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression: Centre de production de l'écrit
du C.V.M.

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible sur
Internet: www.cvm.qc.ca

Renseignements: le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

Annie Dubuc
Kathleen-Élisabeth Fortin
Mélissa Guay
Martin Guillemette
Éliane Landriault
Marie-Hélène Lemieux
Jean-Sébastien Leroux
Caroline Louisseize
Jocelyn Thouin